

ACTES SUD

**Rentrée
d'hiver**

janvier 2023

Deux ou trois choses à savoir d'elles

“**PAR UN TROUBLANT HASARD**, bien qu’écrits par autant de femmes que d’hommes, les romans de notre rentrée d’août avaient pour principaux protagonistes des personnages masculins. Et cette rentrée de janvier 2023, à l’inverse, se focalise sur... des femmes. Si est à l’œuvre ici un “dégenrement”, il concerne d’abord les formes avec lesquelles joue la littérature. Effaçant les frontières du roman biographique, c’est à la manière d’une détective qu’Hélène Frappat (*Trois femmes disparaissent*) conduit une enquête – son approche est aussi précise que subreptice – sur les prédatrices dont ont été victimes, de mère en fille puis petite-fille, trois célébrités du grand écran : Tippi Hedren, Melanie Griffith, Dakota Johnson. Dans une démarche assez comparable, Laura Ulonati (*Double V*), par sa capacité d’ingérence narrative, explore et réfléchit la sororité – à commencer par la sienne – en regard des ambivalentes relations entre

l'artiste-peintre Vanessa Bell et sa sœur cadette Virginia Woolf.

“Ce roman n'est pas un biopic : plutôt l'auto-biographie imaginaire d'un personnage réel”, pourrait affirmer Mario Pasa (*L'infante sauvage*) quand s'autoportraiture avec émotion, et *de profundis*, la nommée Madeleine Gonzalès (fin XVI^e – début XVII^e siècle), une femme velue, poilue, pelue – laquelle resta dans l'Histoire en raison de son hirsutisme.

Brillant et décapant, *Utérotopie* (que signe Espedite) radicalise tout autrement la féminité en incarnant/décharnant deux adolescentes qui abhorrent toute intromission ou contrôle de la société sur leur corps. Quant à Cécile Ladjali, aussi attentive aux malentendus qu'aux malentendants, elle se transporte dans un hôpital psychiatrique de Tel-Aviv pour comprendre le déni de grossesse d'une jeune Palestinienne, harmoniser des voix antagonistes, et entendre celles qui imprègnent (peut-être) la vie prénatale (*La nuit est mon jour préféré*). Enfin, la *Maison* que dépeint Robert Colonna d'Istria prend forme comme un mirage sous les yeux de la femme qui la met en chantier, affrontant une expérience sisyphéenne dans laquelle entrent effort, patience, résignation et dépossession – expérience finalement heureuse, car il y a là presque un roman philosophique.

Toutes ces narrations rendent poreuse la taxinomie littéraire. Elles interrogent les représentations du féminin, ses attributs et rôles prétendus. La fiction investit le non-dit, elle le dévoile, dessille le regard. Dans son récit/essai, Justine Augier montre en quoi l'écriture nous révèle ce que nous ne savions pas que nous savions : ce qui était là, en instance d'être dit, jusqu'alors enfoui ou innommé. Évoquant la personnalité, la trajectoire en politique et la mort de sa mère (Marielle de Sarnez), elle cherche à mesurer, à soupeser ce qui les a séparées et cependant unies. Elle s'applique à elle-même une éthique du juste mot. Elle affirme (et transmet) sa confiance dans la force que l'écriture doit exercer sur le réel, s'y affrontant pour le modifier, s'engageant dans l'exigence de l'écrit – et dès lors de la lecture – qui témoigne, agit, cristallise une vérité cachée, ou demeurée inaudible.

Puisse donc résonner longtemps, dans notre confrérie des métiers du livre, le très beau titre qu'elle a donné au sien : *Croire.*”

B. Py

Sommaire

Justine Augier, <i>Croire</i>	9
Robert Colonna d'Istria, <i>La Maison</i>	11
Espedite, <i>Utérotopie</i>	13
Hélène Frappat, <i>Trois femmes disparaissent</i>	15
Cécile Ladjali, <i>La nuit est mon jour préféré</i>	17
Mario Pasa, <i>L'infante sauvage</i>	19
Laura Ulonati, <i>Double V</i>	21

Justine Augier

Croire

récit

“DANS UN TEMPS D’ENFERMEMENT et de suspens qui rendait curieusement attentif aux dangers de l’époque, l’envie d’écrire sur la littérature et ses pouvoirs m’a traversée une première fois. Elle naissait d’une croyance familière bien qu’intermittente en la puissance de la littérature face à ce qui enferme, écrase le temps, les identités, la langue, les possibles, les luttes et les espoirs. En ces temps suspendus qui nous enjoignaient de revenir à *l’essentiel*, dans lesquels vibraient toutes nos craintes, existentielles et politiques, j’ai pensé trouver de quoi tenir en revenant à cette croyance en une capacité des phrases à changer quelque chose au réel, par l’entremise de ceux qui lisent. Puis, à mesure que la vie a repris son cours, cette foi a peu à peu faibli, a fini par perdre de son aura brûlante, et j’ai mis de côté les quelques pages écrites.

L’hiver suivant, mon envie s’est imposée de nouveau. Cinq mois plus tôt, nous avions

découvert que ma mère souffrait d'une leucémie dont elle allait mourir un mois plus tard. Elle avait passé la plus grande partie des cinq mois qui venaient de s'écouler enfermée dans une chambre stérile d'hôpital, séparée du reste du monde, une pièce dans laquelle, à part le personnel médical, seuls mon frère et moi avions le droit de pénétrer. Lors d'une visite, j'ai évoqué l'envie qui m'avait traversée et, des semaines plus tard, alors que nous pressentions une rechute après des mois de rémission, alors que nous attendions dans la chambre les résultats d'une analyse devant confirmer nos craintes, elle a prononcé ces mots : *Il faut que tu l'écrives, ce livre sur la littérature et ses pouvoirs*. J'ignorais quelle idée elle pouvait s'en faire depuis son enfermement mais je savais une chose, la possibilité de ne pas l'écrire avait disparu."

J. A.

Robert Colonna d'Istria

La Maison

roman

“QUAND J. VEUT BÂTIR UNE MAISON, elle se heurte à toutes les difficultés possibles et imaginables, jusqu'à défaillir et avoir le sentiment de mourir. Ses embêtements sans fin ont-ils un sens ? Peut-être expriment-ils le mystère de l'amour pour la nature, ici manifesté par la volonté, contre vents et marées, de s'enraciner sur l'île où, enfant, elle passait ses vacances.

Suivre cette femme dans ses péripéties invite à méditer sur ses désagréments – symboliquement pareils aux nôtres –, sur le sens profond de notre vie, sur le courage et la persévérance, sur l'espérance, et sur notre fin. Comme si, anéantie sous les coups des contrariétés engendrées par son projet, J. se faisait le symbole de nous-même, et, à travers ses déconvenues, prenait en charge toutes les situations de souffrance, de détresse, d'échec, de frustration, de mort que nous rencontrons autour de nous dans la vie quotidienne. Et

comme si son salut nous aidait à trouver le nôtre.

Le cadre de l'île, monde clos, rassurant jusqu'à la caricature, donne aux aventures et aux mésaventures de J., la puissance et l'ambiguïté d'un conte philosophique."

R. C. I.

Espedite

Utérotopie

roman

“un endroit où aller”

“ L'ADOLESCENT SOLITAIRE enfermé chez lui, refusant le monde et les autres, a une histoire plutôt masculine : on l'appelait hikikomori au Japon dans les années 1990, on le nomme geek aux États-Unis depuis le début des années 2000. *Utérotopie* tente de donner un visage féminin et collectif à cette figure de l'auto-confiné rebelle : un duo de cousines d'apparence rangées et bonnes élèves mais cultivant à l'insu de leurs parents des pratiques anorexiques sévères.

Cette inversion de genre n'est pas anodine : le domicile est traditionnellement associé, pour les femmes, à la domesticité. L'investir comme un lieu de contestation et de réappropriation de son identité sera nécessairement violent. Qui plus est quand c'est le corps qu'il s'agira pour elles d'utiliser, depuis le cœur de leur foyer, comme objet d'affirmation, quitte à confondre vie privée et privatisation de soi.

D’où un texte résolument noir et un univers volontiers dystopique. La médecine y est devenue prédictive, les données biologiques de chacun sont ouvertement partagées, on mène des politiques de prévention de la biodéviance à l’endroit d’enfants conçus par utérus artificiel. Point de réalisme ici, l’exagération est partout : dans le délire de toute-puissance des adolescentes, dans les technologies de contrôle employées par les services sociaux, dans le ridicule des personnages incarnant les autorités de l’hygiène et de l’éducation, dans le portrait d’une bourgeoisie sans affects accrochée à un rêve de famille coupée du monde social, insularisée chez elle.”

E.

Hélène Frappat

Trois femmes disparaissent

“J’AI TOUJOURS AIMÉ LES FUGITIVES.

Dans les romans et les films, c’est une femme qui marche trop loin sur la plage, s’écarte de ses habitudes, s’éloigne de sa vie, change de direction. L’heure du dîner est passée depuis longtemps quand elle entre dans un hôtel anonyme et prend une chambre sous une nouvelle identité. Parfois elle a même eu le temps de se débarrasser de ses anciens vêtements et d’endosser une perruque.

Que fuit-elle ? Elle-même ne le sait pas. Peut-être attend-elle, dans sa chambre d’hôtel vide, qu’un détective la retrouve et prenne en note, sur son petit carnet noir, le récit de la fugue qui l’a menée là ?

J’ai toujours aimé les actrices.

J’ai cinq ans, je dois veiller tard. Au Cinéma de minuit, je suis foudroyée par l’apparition de Rita Hayworth dans *Gilda*. Des semaines durant, je pose inlassablement à ma mère la même question : « Comment elle s’appelle, la dame ? » Je m’endors en mâchant maladroitement les syllabes de son nom.

Sur l'écran – du cinéma, de notre mémoire –, les actrices font en grand ce que font toutes les femmes. Les actrices sont en grand ce que tous les êtres humains sont.

J'ai toujours aimé les détectives.

Petite, je me prenais pour Fantômette. J'embarquais mes camarades de classe dans des filatures clandestines. La rue est souvent louche aux yeux d'une enfant.

Il y a vingt ans, hypnotisée par le documentaire de Rosanna Arquette, *Searching for Debra Winger*, sur une star hollywoodienne disparue des radars, j'ai écrit un article pour *La Lettre du cinéma*. Je presentais que « le fantôme, ou le fantasma de toute actrice, c'est disparaître, en continuant à exister ».

Il m'a fallu vingt ans pour écrire ce fantôme, et ce fantasma. Vingt ans pour partir à la recherche de mes trois héroïnes : la grand-mère Tippi, la fille Melanie, la petite-fille Dakota. Pour faire revivre l'enfant détective. Pour enquêter sur une histoire louche, une histoire sale que le monde entier avait depuis des décennies sous les yeux, sans jamais vouloir la regarder en face. Les écrivaines détectives amnésiques sont tenaces : elles ne lâchent l'enquête que lorsque tous les recoins de l'énigme ont été éclairés par la magie inquiétante et bienfaisante d'un récit qui rend à chacun sa mémoire.”

H. F.

Cécile Ladjali

La nuit est mon jour préféré

roman

“À L’HEURE DES RÉSEAUX, les hommes sont seuls. Le paradoxe m’a frappée durant la période de claustration pandémique qui fut également celle de la rédaction du roman. Le monde m’évoquait une chambre capitonnée dans laquelle je hurlais alors que personne ne m’entendait.

Emblématique des dialogues de sourds, la guerre, et en particulier le conflit israélo-palestinien, sert de cadre romanesque. Le couple d’ennemis Tom-Roshan en incarne la tragédie. Or leur possible réconciliation interroge le pouvoir salvateur du langage. Car le salut par les mots authentiques – ceux qui se distinguent des déluges verbaux, de l’hystérie médiatique – évite le malentendu. Cette gageure (la construction de soi et du monde à la faveur d’un dialogue) est le point nodal de tous mes livres.

Les personnages du roman sont enfermés (dans le remords, la maladie, la folie, la haine) et ces barrières invisibles rendent l’échange avec l’autre problématique.

Cette atonie est incarnée par trois personnages : un astronaute dont la liaison avec la Terre est interrompue, un bébé dans le ventre de sa mère, une femme plongée dans le coma. Tous perçoivent le monde autour d'eux, mais personne ne les entend.

Flux de consciences et élément aqueux forment ainsi la matière du livre.

La question des origines m'obsède. Les recherches de Tom sur la vie intra-utérine, le déni de grossesse de Roshan sont des thématiques intimes que j'ai déplacées dans la fiction pour mieux m'en saisir.

Si la parole des fous demeure la plus sage, le territoire des uns la part congrue des autres, et le déni de réalité la conscience d'une mélancolie refusant de s'énoncer, ce roman des contraires qui s'attirent et des paradoxes qui s'érigent en loi explore le monde où chaque voix ne peut résonner qu'en écho avec celle d'autrui.”

C. L.

Mario Pasa

L'infante sauvage

roman

“un endroit où aller”

“**TOUT À COMMENCÉ** dans le château tyrolien où j’ai souvent regardé le portrait de la petite Madeleine Gonzalès, somptueusement vêtue malgré son visage pelu. J’ai longtemps ignoré qu’elle était sans doute née à Paris dans les années 1570 et morte en Italie après 1640. Et puis j’ai lu le peu qu’on savait vraiment sur elle et les autres membres de sa famille frappés d’hypertrichose : si peu que je me suis senti libre de la laisser raconter sa vie à ma façon et devenir la princesse qu’elle aurait rêvé d’être.

À travers la fiction, j’ai souhaité néanmoins restituer la réalité d’une époque pleine d’humanité et de bestialité à la fois, comme l’est le portrait de Madeleine. J’ai donc fait naître celle-ci lors du massacre de la Saint-Barthélemy et lui ai infligé la peste à Paris puis l’ostracisme à Parme, où lui a été imposé un singulier mariage. Mais tout en voyant dans sa mère glabre une femme distante, j’ai voulu le bonheur de mon

héroïne en lui donnant un père aussi adoré que velu et en lui accordant le privilège d'être dessinée devant Catherine de Médicis. Je lui ai offert en outre une relation presque filiale avec Ambroise Paré, qui n'était pas seulement le chirurgien des rois et dont l'écriture si voluptueuse m'a inspiré. Madeleine, elle, mêle juste un peu de ce français-là au nôtre.

Monstre ou pas, mon « infante sauvage » ? C'est au lecteur de trancher. Mais qu'elle soit prisonnière de son tableau ou qu'elle traverse son existence, elle demeure à mes yeux une enfant monstrueuse par sa précocité plus que par son pelage, et je me suis tellement attaché à elle que j'ai souvent repoussé le dénouement de cette histoire. Aujourd'hui, il me reste son image.”

M. P.

Laura Ulonati

Double V

roman

“COMME ENTRE VANESSA ET VIRGINIA, ma sœur et moi avons très tôt divisé le monde en deux règnes : les livres pour moi, le dessin pour elle. Des territoires en forme de chasses gardées pour ne pas se marcher sur les pieds. Une géographie des places où s’ancre toute mon écriture.

Je suis une aînée, c’est peut-être la première chose que je dirais si je devais me présenter. Ma cadette demeure centrale dans mon existence. Elle est ma relation la plus intime, la plus durable. Celle qui survit à mes parents ; celle qui était là avant mes amants, mon mari, mes enfants. Celle dont les éclats de rire ou les larmes excluent le reste du monde. Celle qui suscite mon inquiétude dès qu’elle s’éloigne, ma jalousie. Mes colères les plus sourdes. Des fardeaux hérités de l’enfance, ce pays où l’on a grandi ensemble.

C’est ce voyage de la vie à côté d’une autre que je raconte dans *Double V*. J’en explore les

méandres, les possibles et les incapacités. Cette volonté de rester unies tout en luttant pour son individualité. Une dualité faite de rivalité, de refoulement, de possessivité. D'amour fou.

Les couples de sœurs m'apparaissent les plus beaux, les plus complexes. J'en collectionne les histoires. Entre Simone et Hélène de Beauvoir, Nadia et Lili Boulanger, les sœurs Brontë, j'ai rencontré Vanessa Bell. Un paysage caché derrière la célébrité de Virginia Woolf. Une île inconnue qui, à mesure que je l'explorais, jetait des ponts vers mes propres secrets de sœur. De mère. De fille violée.

Vanessa peignait les contours de son corps quand Virginia les écrivait ; l'art était leur remède commun pour exister : voilà ce que je veux montrer. Cette fécondité entre deux femmes.

Il n'y a personne à tirer de l'oubli, rien à réparer.”

L. U.